UNIVERSITÉ DE PARIS V RENÉ DESCARTES
FACULTÉ DE MÉDECINE COCHIN PORT-ROYAL

Année 1973

N° 78

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

GLUCK Irène Marcianne
née le 19 Mars 1948, à ISTAMBUL (Turquie)

Présentée et soutenue publiquement le 19

A PROPOS DE DEUX CAS DE PSYCHOSES PASSIONNELLES : DE L'EROTOMANIE A LA QUESTION DE LA FÉMINITÉ

Président : M. Pierre PICHOT, Professeur

UNIVERSITÉ DE PARIS V RENÉ DESCARTES
FACULTÉ DE MÉDECINE COCHIN PORT-ROYAL

Année 1973 N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

GLUCK Irène Marcianne
née le 19 Mars 1948, à ISTAMBUL (Turquie)

Présentée et soutenue publiquement le 19

A PROPOS DE DEUX CAS DE PSYCHOSES PASSIONNELLES : DE L'EROTOMANIE A LA QUESTION DE LA FÉMINITÉ

Président : M. Pierre PICHOT, Professeur

UNIV.
LEIDEN
BIBL.

S O M M A I R E

	Pages
INTRODUCTION	1
PREMIERE PARTIE -	
L'érotomanie, quelques moments de son histoire	2
I - De Clérambault	2
II - L'apport Freudien	6
DEUXIEME PARTIE -	
A propos de deux cas cliniques : Quelques aspects de l'érotomanie féminine	18
I - Geneviève	18
II - Odette	25
TROISIEME PARTIE -	
La question de la féminité	33
I - Freud et la sexualité féminine	33
II - Après Freud	43
CONCLUSIONS	50
OUVRAGES CITES	

A Monsieur le Professeur PICHOT

Qui nous a fait l'honneur d'accepter
la présidence de cette thèse.

A Mademoiselle le Professeur Agrégé Th. LEMPERIERE

En témoignage de notre reconnaissance
pour les précieux conseils et le soutien
qu'elle a bien voulu nous accorder.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41544721_0047

A Monsieur le Docteur L. BONNAFE

Qu'il me permette ici de lui exprimer notre respectueuse affection en remerciement du chaleureux accueil qui fut le sien au début de notre expérience psychiatrique.

A Monsieur le Docteur J.P. SOUBRIER

En remerciement de la liberté de travail que nous avons rencontré auprès de lui.

A nos maîtres en Médecine.

A Monsieur le Professeur Agrégé R. CAQUET

Qui a guidé avec bienveillance le cours
de nos études médicales.
En témoignage de notre respectueux
attachement.

A Madame DUPUIS

A tout le personnel soignant de la salle Lecorché (Fernand Widal)

En les remerciant de leur amical soutien.

A mon père

A ma mère

A J.J.

Toute la bouche et la faim de quelque chose
de meilleur que la lumière (de plus échancré
et de plus agrippant) se déchainent.

René Char - Lettera amorosa

A PROPOS DE DEUX CAS DE PSYCHOSES PASSIONNELLES :

DE L'EROTOMANIE A LA QUESTION DE LA FEMINITE

De l'état amoureux à la passion, de la passion au délire, autant de questions posées à la réflexion psychiatrique et psychanalytique que la notion de "normalité" n'a pas fini d'encombrer.

Ici le mot passion vient centrer cet itinéraire et nous le retrouvons en divers points du champ psychiatrique : "état passionnel, psychoses passionnelles, vécu passionnel" comme si de son ambiguité il se faisait limite du champ du normal et du pathologique, point ultime du premier, moment de reconnaissance au second. C'est à travers lui que nous porterons notre étude de deux cas d'érotomanie féminine, état passionnel de la femme pour les uns : "déviation de la relation amoureuse normale" dont la composante active aimer se trouve diminuée au profit de la composante passive être aimé" (1), pour d'autres, l'érotomanie est un délire à ranger dans les délires passionnels ou systématisés. Ces divergences soulignent la difficulté d'attribuer sa place à l'érotomanie dans le champ nosographique et nous questionnerons en un premier temps l'histoire de ce département autour de l'apport Freudien.

A la problématique de la sexualité féminime nous demanderons en dernier lieu de nous éclairer sur la relative aptitude de la femme à l'érotomanie et surtout à nous conduire en ce qui de "l'insondable mystère féminin" peut s'interroger de la passion ou du délire.

(1) Lagache - La jalousie amoureuse - 1947.

PREMIERE PARTIE

L'EROTOMANIE, QUELQUES MOMENTS DE SON HISTOIRE

I - DE CLERAMBAULT

Avant Clérambault qui en donna les descriptions restées classiques, l'érotomanie avait pour enseigne "la mélancolie amoureuse, la folie de l'amour chaste" pour Esquirol ; Sérieux et Capgras lui consacrent un chapitre de leur livre "Les folies raisonnantes" parlant de "délires érotiques" sans utiliser le terme de psychose passionnelle ; plus tard ils accepteront cette terminologie et opposeront l'état délirant chronique du délire d'interprétation à l'état passionnel chronique du délire de revendication.

Ce sont cependant les travaux de Dide ("Les Idéalistes passionnés") qui ont donné droit de cité aux états passionnels dans la nosographie des psychoses ; ce droit, Clérambault va l'affirmer dans une perspective d'isolement du syndrome érotomaniaque considérant qu'il s'agit "d'un syndrome passionnel morbide et non d'un délire interprétatif" (1) et "qu'il y a lieu de réunir ce syndrome aux délires de revendication et aux délires de jalousie sous la rubrique des délires passionnels morbides".

Cette opposition entre délire d'interprétation et délire passionnel, G. de Clérambault va tenter de la maintenir dans la construction même du syndrome érotomaniaque.

Tandis que le début des délires d'interprétation reste imprécis, le début des délires passionnels est précis : il est caractérisé le plus souvent par un "choc idéoaffectif". Les conceptions des délirants pas-

(1) De Clérambault - Les délires passionnels - S.C.M.M. - 1921 - p. 61.

sionnels sont subordonnéesà un postulat fondamental : "c'est l'objet qui a commencé et qui aime le plus ou qui aime seul" (objet ordinairement élevé (notion classique).

A l'origine du postulat érotomaniaque, Clérambault trouve des composantes essentiellement affectives appartenant à la psychologie idéaliste : "orgueil, dépit, espoir", composantes du sentiment générateur ; l'évolution bien que se faisant en trois stades : stade d'espoir, stade de dépit, stade de rancune, doit beaucoup au "caractère individuel" à l'éducation, au degré de moralité, à la culture.

Ainsi Clérambault tente-t-il de dégager une "structure" érotomaniaque,qui n'aurait rien à voir avec la structure des délires interprétatifs et qui se développerait chez des sujets ayant un "caractère paranoïaque". A la base : le postulat fondamental ; en dérivent un certain nombre de thèmes : "l'objet ne peut avoir de bonheur sans le soupirant, l'objet ne peut avoir de valeur complète sans le soupirant, l'objet est libre et son mariage n'est plus valable".

A côté de ces thèmes principaux, une deuxième série de thèmes secondaires se développent : vigilance continuelle de l'objet, protection continuelle de l'objet, travaux d'approche de la part de l'objet, conversations indirectes avec l'objet, conduite paradoxale et contradictoire de l'objet.

Rarement toutes réunies, la dernière de ces formules est la plus importante, elle ne manque jamais et entraîne des accomodements avec les faits "l'objet hésite par orgueil, timidité, doute, aboulie foncière ; il veut éprouver le sujet". Ces conceptions visent la conduite de l'objet, les idées de persécution se développent par la suite, relatives aux incidents de la poursuite. Elles ne sont pas diffuses mais strictement groupées autour de l'idée de poursuite. Les persécutions n'ont pour but que la séparation d'avec l'objet ou encore elles émanent de l'objet même.

On voit ainsi s'amorcer le stade dépit, puis de rancune ; Clérambaut en appelle d'une "reversion psychologique" : "Des griefs qui au début étaient "hypocrites" deviennent sincères, le sujet se fait revendicateur" (1). Il nous enjoint de rechercher toujours "l'élément espoir" du syndrome érotomaniaque, faut de quoi nombre d'érotomanes restent classées parmi les "persécutées/persécutrices alors qu'elles devraient être classées parmi les persécutées amoureuses" (1).

A côté de la nécessité pour Clérambault de se démarquer d'avec les syndromes interprétatifs, le problème d'une psychogénèse se fait jour sous couvert "de reversion psychologique, de sentiment générateur, de prédisposition", encore que le problème d'une "constitution" soit peu explicite chez lui; "pour que la passion se transforme en délire, il faut admettre chez les érotomanes l'intervention d'un autre facteur qui est la constitution spéciale du prédisposé, son caractère paranoïaque" (1).

Ainsi à tenter d'éclaircir le cadre de l'érotomanie, c'est à une psychogénèse éventuelle qu'il demande de lui fournir d'autres indices. En fait, gêné par l'opposition qui l'a conduit à expliciter ce cadre nosographique, Clérambault est contraint d'admettre l'existence de cas "purs" et de cas "mixtes".

Les cas purs "sont exempts d'hallucinations, ils restent fixes ; leur évolution est sommaire, leur extension est polarisée". "Tout travail interprétatif du passionnel étant restreint pour ainsi dire à l'espace qui s'étend entre l'objet et le sujet, le développement de ces conceptions se fera non pas circulairement mais en secteur" (2)

(1) De Clérambault - Op. cité.

(2) De Clérambault - Erotomanie pure et érotomanie associée - S.C.M.M. - 1921.

Les cas mixtes par contre admettent des hallucinations, un mode d'extension irradiant, une systématisation plus ou moins riche, un travail interprétatif ou imaginatif diffus, une persécution générale, une mégalomanie globale, des variations dans le choix de l'objet (et parfois des objets simultanés, multiples). La désignation de l'objet y est fréquemmment imaginative, le culte de l'objet peut être souvent mêlé d'esprit mystique.

"Les processus de l'interprétation rayonnent constamment en tous sens, le sujet vit au centre d'un réseau circulaire infini".

Réseaux de l'interprétation, secteurs de la passion, la distinction apparaît parfois rigide à Clérambault lui-même qui assouplit ses positions. De cet assouplissement naît une seconde distinction : les cas purs pourraient être uniquement-passionnels, les cas mixtes ou secondaires exclusivement imaginatifs. Les cas secondaires seraient ceux où le syndrome erotomaniaque n'est que partie d'une plus vaste psychose : "l'érotomanie étant à peu de choses près un syndrome psychologique qui peut se développer soit isolé, soit associé à un autre processus morbide, bien plus fond, en tous cas plus général" (1).

Erotomanie pure, état passionnel de la femme, syndrome psychologique, psychose à minima, telles sont les questions que laisse ouvertes De Clérambault. Elles seront reprises après Freud tant par Lacan qui dans sa thèse "De la psychose paranoïaque et de ses rapports avec la personnalité" tente d'isoler une autre entité : le paranoïa d'autopunition, que par Lagache et Ferdière pour lequel l'érotomanie n'est ni une psychose ni une entité morbide mais un simple syndrome qui s'observe au cours d'affections mentales les plus diverses (2).

Sur le plan nosographique, semble acquise à l'heure actuelle la distinction d'avec la schizophrénie des délires paranoïaques qui ont

(1) Clérambault - Un cas rare d'érotomanie - S.C.M.M. - 1921.
(2) Ferdière - L'érotomanie.

en commun peu ou prou : une vocation verbale ; qui veulent convaincre, agir ou faire agir, qui tendent vers un but. D'autre part construits autour d'une idée prévalente ils laissent au sujet une latitude de prise en charge du réel qu'il s'agisse de sa vie professionnelle, quotidienne ou familiale ; ses facultés intellectuelles ne sont pas altérées. Suivant l'organisation des délires, on classe la paranoïa entre :

a) Les délires passionnels : Délires de jalouse, délire érotomaniaque (De Clérambault),

b) Délires d'interprétation (Sérieux et Capgras),

c) Délires de revendication : quérulent délire des inventeurs, des "idéalistes passionnés",

d) Délire sensitif de relation de kretscmer

II - L'APPORT FREUDIEN

L'Apport Freudien en matière de paranoïa vise deux buts, d'une part l'explicitation du mécanisme de la paranoïa et par là, remaniement du champ nosographique ; d'autre part une tentative à travers la paranoïa de donner une théorie de la psychose, du délire. Deux textes jalonnent cette réflexion par leur importance : l'examen du cas Schreber (1) et l'Introduction au narcissisme (2).

Freud s'est en effet intéressé à la paranoïa d'une manière globale surtout au début de ses travaux, les distinctions sont venues ensuite et pour lui la paranoïa se divise alors en :

(1) Freud - Cinq psychanalyses - Remarques Psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa.
(2) Freud - Pour introduire le narcissisme - La vie sexuelle - p. 81.

a) Délire de persécution,

b) Délire érotomaniaque,

c) Délire de jalousie (de l'alcoolique, de la femme),

d) Délire mégalomaniaque qui mérite une place à part,

enfin Freud rattache l'hypocondrie à la paranoïa, montrant qu'elle sert de prélude au délire systématisé ou qu'elle l'accompagne fréquemment. C'est en 1911 que Freud expose l'essentiel de sa pensée sur le délire de la paranoïa. C'est paradoxalement un cas de "démence paranoïde", forme intermédiaire entre la paranoïa et la schizophrénie, qui sert à sa démonstration.

"Il existe une relation intime et peut-être même constante entre cette entité morbide (la paranoïa) et les fantasmes de désir homosexuels". "Nous serions enclins à dire que ce qui est essentiellement paranoïaque dans ce cas, c'est que le malade pour se défendre d'un fantasme de désir homosexuel ait réagi précisément au moyen d'un délire de persécution de cet ordre".

Suivons donc les différentes relations logiques qu'explore le paranoïaque. Ce qui lui parait irrecevable, c'est "une proposition unique : Moi (un homme), je l'aime, lui (un homme)". "Les principales formes connues de la paranoïa peuvent toutes se ramener à contredire cette proposition unique".

1. Délire de persécution

Je l'aime devient : non je ne l'aime pas, je le hais/(il me hait) parce qu'il me hait et me persécute. Le terme parce que, justification du "je le hais" fait apparaître un mécanisme de projection (je le hais → il me hait) grâce auquel l'assaut des tendances homosexuelles sont perçues comme venant de l'extérieur, nous y reviendrons.

2. L'érotomanie

"qui en dehors de notre hypothèse demeurerait totalement incompréhensible s'en prend à un autre élément de la même proposition "Ce n'est pas lui que j'aime - c'est elle que j'aime". En vertu du même besoin de projection, la proposition est transformée comme suit : "Je m'en aperçois, elle m'aime". "Ce n'est pas lui que j'aime, c'est elle que j'aime - parce qu'elle m'aime".

Négation et projection, ordonnent également les autres types de délires sur lesquels nous insisterons moins :

3. Délire de jalousie

- Pour l'homme : Ce n'est pas moi qui aime l'homme, c'est celle qui (les) l'aime.
- Pour la femme : Ce n'est pas moi qui aime les femmes, c'est lui qui les aime.

4. Délire de grandeur

Je n'aime pas du tout - je n'aime personne, je n'aime que moi.

Ainsi de la proposition "je l'aime lui", le délire de jalousie contredit le sujet, le délire de persécution le verbe, l'érotomanie l'objet ; le délire de grandeur repousse entièrement la proposition.

Freud note à ce propos qu'au délire de grandeur correspond une surestimation sexuelle du moi à mettre en parallèle avec la surestimation de l'objet d'amour de tout état amoureux. Cette surestimation n'est pas absente des autres formes de la paranoïa ; nous aurons l'occasion de revenir sur ce point important qui nous introduit aux conceptions freudiennes de la psychose et de la névrose.

Psychose ou névrose, la question est en effet posée dès le début de l'étude du mécanisme de la paranoïa ; Qu'est-ce qui dans l'invocation de l'homosexualité permet de parler de processus ou de structure psychotique ?

"En ce qui concerne la formation des symptomes dans la paranoïa, le trait le plus frappant est le processus qu'il convient de qualifier de projection " (1).

Un certain vécu intérieur est frappé d'interdit "et en son lieu et place, son contenu après avoir subi une certaine déformation parvient au conscient sous forme d'une perception venant de l'extérieur". Le cas le plus net est celui de la persécution où l'amour que l'on porte à l'autre se transforme en une haine que l'autre vous porte.

Remarquons nous indique Freud, que ce mécanisme de projection n'a non seulement pas la même importance selon le type de délire, mais qu'il n'est en outre ni le propre de la paranoïa ni même d'un état pathologique ; et Freud alors de s'interroger "quelle idée pouvons-nous nous faire du mécanisme du refoulement dans la paranoïa".

Refoulement et paranoïa

"Si nous y regardons de plus près, nous serons amenés à décomposer ce que nous appelons refoulement en 3 phases : fixation, refoulement et retour du refoulé."

1. La fixation

Celle-ci résulte du fait qu'une pulsion n'a pas suivi l'évolution de la libido dans son ensemble et demeure "fixée" à un stade d'évolution infantile. Ce secteur se comporte par rapport aux autres organisations plus complexes comme "un courant appartenant au système inconscient, comme un courant refoulé".

(1) Freud - Cinq psychanalyses - p. 311 - PUF.

2. La deuxième phase ou refoulement proprement dit

Est l'interdiction d'accès à la conscience,qui est exécutée par les instances "supérieures de la conscience et du moi". Le refoulement est d'autant plus réalisable que les éléments à refouler seront plus proches d'éléments déja refoulés antérieurement, ce qui implique une dynamique attractive de l'inconscient refoulé.

3. Le retour du refoulé

Témoigne d'un échec partiel du refoulement "cette irruption prend naissance au point où eut lieu la fixation et implique une régression de la libido jusqu'à ce point précis".

La question restant entière : Comment un mécanisme tel que le refoulement, découvert à l'occasion de l'analyse de sujets névrosés, est-il à l'oeuvre dans un processus psychotique ? A ce point de sa réflexion Freud apporte quelques nouveaux points dans son interprétation de la psychose, points qu'il reprendra plus tard dans "Pour introduire le Narcissisme" (1914).

Il note qu'au début de sa maladie Schreber éprouvait la sensation d'assister à la fin du monde. Les vivants hommes et animaux lui paraissent n'être plus que des ombres, lui-même étant seul à survivre dans un monde dévasté et pétrifié. Cette sensation de fin du monde est fréquemment observée au début d'une schizophrénie paranoïde, mais Freud en donne pour la première fois une explication analytique : c'est l'expérience dans le réel,du retrait des investissements libidinaux objectaux du malade, retrait caractéristique de la "psychose narcissique".

Les investissements retirés aus objets étant d'ailleurs reportés sur le moi-lui même participant ainsi plus tard de la surestimation sexuelle du moi.

Cependant, l'ébranlement provoqué par la dislocation des hommes et des choses, du monde extérieur, même s'il est projection d'une catastrophe interne, est difficile à soutenir longtemps et Freud pose à ce propos la deuxième pierre fondamentale à son édifice : le délire doit être compris comme une tentative de reconstruction, de restauration du monde. "Ce que nous prenons pour une production morbide, la formation du délire est en réalité une tentative de guérison, de reconstruction".

Le sujet essaie de réinvestir des objets, mais ceux-ci sont fictifs d'où l'existence du système délirant ; celui-ci est cependant le témoin d'un travail de reconstruction d'une scène commune entre le sujet et les objets.

"Ce qui attire à grand bruit notre attention, c'est le processus de guérison qui supprime le refoulement et ramène la libido aux personnes mêmesqu'elles avaient délaissées. Il s'accomplit dans la paranoïa par la voie de la projection. Il n'est pas juste de dire que le sentiment réprimé du dedans fut projeté au dehors, on devrait dire ..... que ce qui a été aboli au dedans revient du dehors".

Ainsi le refoulement en matière psychotique consiste à "retirer les investissements libidinaux des objets ou du monde sur lesquels pourraient se décharger les pulsions partielles ou interdites auxquelles le sujet s'était fixé et vers lesquelles s'est opéré le mouvement de régression sous l'action d'un évènement provocateur" (1). En un second mouvement, le sujet tente de réinvestir un monde où des objets fictifs délirants qui pourront le sauver à la fois de l'autisme et des dangers liés à la satisfaction réelle des pulsions interdites.

Que devient alors la libido une fois retiré aux objets leur investissement libidinal ? Dans la paranoïa la libido libérée se fixe sur le

(1) A. de Waelhens - La psychose - p. 91.

moi, il y a ampliation du moi. Ainsi s'opère un retour au stade du narcissisme "qui nous est déjà connu comme étant l'un des stades de l'évolution de la libido dans lequel le moi du sujet était l'unique objet sexuel". Les paranoïaques possèdent une fixation au stade du narcissisme et "nous pouvons dire que la somme de regression qui caractérise la paranoïa est mesurée par le chemin que doit parcourir la libido pour revenir de l'homosexualité sublimée au narcissisme". La faille où se fixe la prédisposition à devenir schizophrène est située en arrière du narcissisme spéculaire "la fixation prédisposante doit se trouver plus loin en arrière que dans la paranoïa". Ainsi deviennent intelligibles les tableaux mixtes tels que le cas de Schreber où schizophrénie et paranoïa se trouvent en proportions variables "le futur ou ancien schizophène passe par une phase paranoïaque ou constitue un tableau où se retrouvent les traits de l'une ou de l'autre affection".

Le problème que pose le refoulement était cependant loin d'être résolu ; dans un article ultérieur Freud fait du refoulement une situation non seulement originelle mais permanente (1), dans les écrits suivants (de 1915) il constate que l'on voit apparaître dans les propos conscients et explicites du schizophrène nombre de fantasmes et d'éléments qui chez le névrosé demeurent inconscients et ne s'avèrent repérables qu'en cours d'analyse (2). Ainsi ce que l'on appelle "refoulement" en matière de psychose doit être un mécanisme absolument différent du refoulement en matière de névrose, dans ce dernier cas il affecte la liaison entre la représentation de la chose (qui reste dans l'inconscient) et la représentation verbale, tandis que dans la psychose l'investissement de l'objet est retiré à l'inconscient alors que s'accroit l'investissement de la représentation verbale. Nous voyons d'autant plus l'intérêt de ce long développement quand on songe à la vocation verbale des délires systématisés ; à la fin de sa vie Freud sera encore plus explicite.

(1) Freud - Pour introduire le narcissisme.

(2) Freud - Métapsychologie - L'Inconscient.

"Au sujet de la génèse des formations délirantes, certaines analyses nous ont appris que le délire s'y découvre comme une pièce appliquée sur une déchirure survenue primitivement dans la trame des rapports entre le moi et le monde extérieur" (1). Freud nous conduit ici au point ultime de sa réflexion sur la génèse des processus délirants, au point où quelque chose qui prendra nom plus tard de "forclusion" s'annonce.

La question devenait alors "qu'est-ce qui est exclu de l'inconscient, où s'est produite cette déchirure ?" dans la paranoïa et notamment dans l'érotomanie. D'autant que l'on peut s'interroger sur le parallélisme entre l'homosexualité féminine et masculine (notons à ce propos que Freud ne donne pas d'exemple féminin de l'érotomanie).

Jusqu'ou Freud et ses collaborateurs peuvent-ils nous conduire dans cette explicitation ?

Revenons à une phrase de Freud dans Schreber : "Nous avons jusqu'ici traité du complexe paternel qui domine le cas de Schreber et du fantasme dominant du désir pathogène. Il n'y a là rien de caractéristique de la paranoïa". Pour nous interroger sur ce "rien de caractéristique de la paranoïa" dans "le complexe paternel". Est-ce à ce point que pourrait s'exclure quelque chose de l'inconscient ?

Abraham soulignait déjà la fixation du paranoïaque :

- au premier stade sadique-anal, avec recours au 2e stade sadique-oral pour le délire systématisé et pour les rapports avec la schizophrénie,
- l'ambivalence à l'égard de l'objet et principalement en fonction du père,
- du fait du sadisme mais aussi de l'homosexualité prévalente,

(1) Freud - Névrose et psychose.

- de l'introjection anale partielle,

- de la projection de ce qui est représenté comme destructeur et mauvais,

- enfin la scission du moi et de l'objet (1).

Ces différentes propositions s'éclairent de la réflexion que Freud a menée sur les rapports entre la paranoïa et les fantasmes habituels au névrosé, notamment ceux de la scène primitive qu'il a explicité dans un texte majeur publié en 1915 "Un cas de paranoïa allant à l'encontre de la théorie psychanalytique de cette affection".

Il y est question d'une jeune femme, fille unique, vivant avec sa mère (le père est mort depuis longtemps) et qui constitue brusquement un délire de persécution à l'égard de son patron et prétendant. Elle affirme avoir entendu un déclic dans la chambre où ils se livraient à leurs ébats, déclic dû selon elle à un appareil photographique destiné à la saisir en position compromettante.

Freud nous engage à nous référer "à un fantasme rarement absent, qui peut être découvert par l'analyseet qui concerne l'observation des rapports sexuels entre les parents". Il faut insister dès maintenant pour y revenir par la suite sur l'importance de l'entendu tant au sein de ce fantasme que dans les thèmes expressifs du délire paranoïaque. Ce bruit a un double aspect : s'il trahit à l'enfant les relations des parents, il peut également risquer de trahir l'enfant aux aguets.

Cette "scène primitive" est généralement vécue par l'enfant sur un mode sadique ou comprise comme telle. Ici la jeune femme avait pris la place de sa mère dans la situation précise d'une scène de séduction

(1) Abraham - Oeuvres complètes.

où le patron représente le père "l'identification à la mère se fait sur un mode narcissique et regressif et laisse une place vide pour une troisième personne ayant un rôle d'écoute" (1).

Par un mécanisme de projection, le choc, la pulsation clitoridienne d'une excitation génitale naissante et angoissante (dans une situation qui en appelle à une autre pulsation clitoridienne : celle de la scène primitive) est entendue au dehors sous la forme du déclic de l'appareil photographique.

Qu'est-ce qui de cette organisation générale qu'est la "Scène primitive", peut jouer un rôle déterminant dans la constitution d'un délire paranoïaque ?

Mélanie Klein a montré la circulation qui s'établit entre les différents fantasmes pour y retrouver toujours le poids de la scène primitive. Les fantasmes d'attaque sadique-oraux à l'égard du sein maternel prennent leur plein sens en fonction des premières théories sexuelles de l'enfant, notamment en ce qui concerne le coït parental, par exemple celle où la mère s'incorpore oralement le pénis paternel.

Le sadisme oral de l'enfant vise à travers le sein également le contenu maternel : pénis,

Mélanie Klein en isolant les différents stades du développement du nourisson, en appelle d'une "position paranoïde" au cours de laquelle le coït parental se trouve internalisé en tant que mauvais objets soumis les uns les autres à des attaques sadiques (2).

Fait important, peut être moins souligné par M. Klein, la scène primitive mène à un vu, et surtout à un entendu, venant énigmatiquement du dehors. Le sujet ne s'y borne pas nécessairement à la seule contem-

(1) G. Rosolato - Essai sur la symbolique - p. 201.
(2) Mélanie Klein - Essais de psychanalyse.

plation, il s'efforce de dissocier une union qui se fait sans lui ; sa rage s'adresse au père ou à la mère et oscille entre l'un et l'autre selon ses craintes de retorsions ou s'affermit contre le couple.

La scène primitive, fantasme originaire qui apparaît dans certaines circonstances fait saillir les difficultés d'identification du paranoïaque.

L'identification primaire exige normalement qu'elle s'accomplisse simultanément au père (identification antérieure à tout investissement d'objet) et à la mère investie en tant qu'objet.

"Chez le paranoïaque, une dissymétrie s'établit qui bloque l'identification primaire en faveur de l'axe maternel et entraîne un appel vers ce manque concernant le père ; à la place de l'identification primaire resurgit ce fantasme où s'accusent les contraires : être ou ne pas être, passivité et activité selon les oppositions pulsionnelles" (1).

En conséquence le paranoïaque quête autour d'un vide concernant le père et risque d'y trouver soit une identification maternelle (délirante puisqu'atteignant cette identification primaire), soit aux images mixtes de la scène primitive. Ce manque d'identification paternelle du paranoïaque lui fait inaugurer une quête qui est quête homosexuelle.

Ce long détour par la théorie freudienne nous a semblé nécessaire tant il veut se poser en contrepoint de la démarche de De Clérambault. Autant ce dernier recherche une plus rigoureuse différentiation des formes cliniques de la psychose interrogeant les états passionnels et leur mode, autant Freud vient inscrire le terme d'érotomanie comme illustration de sa théorie des rapports entre la paranoïa et l'homosexualité. Freud explore la dynamique psychique qui conduit à la psychose insistant sur la regression au stade du narcissisme ; il ne ces-

(1) G. Rosolato - Essai sur la symbolique.

sera d'y insister, la prévalence du narcissisme lui apparaissant constitutif sinon de toute relation libidinale du moins de toute relation amoureuse au sens de la passion. C'est en ce point du narcissisme en ses rapports au délire et à la passion que nous semble s'articuler leurs deux modes de compréhension de l'érotomanie.

Cependant si Freud décrit une jalousie délirante de l'homme et de la femme, il se contente d'une description sommaire de l'érotomanie masculine sans jamais revenir sur l'érotomanie féminine. Nous avons déjà évoqué en une brève notation la possible différence entre l'homosexualité féminine et masculine et par là le retentissement de cette différence sur la dynamique de la paranoïa.

De la femme, nous avons tout lieu de nous interroger sur cette différence, tant en raison de la relative prévalence de l'érotomanie chez la femme que de l'organisation particulière de ses repères identificatoires, de sa situation oedépienne complexe. (Si le paranoïaque homme nous introduit à l'impossible d'une identification paternelle ; la jeune femme dont Freud nous rapporte l'histoire exemplaire nous a conduit à invoquer, quoi que similaire, une tout autre problématique).

C'est donc du côté de la sexualité feminine que nous chercherons un moyen de poursuivre notre investigation de cette psychose passionnelle au-delà du point où nous avait conduit l'étude du seul processus paranoïaque.

Nous nous appuierons tout d'abord sur deux cas d'érotomanie féminine qui nous ont posé maints problèmes diagnostiques, pronostiques, et thérapeutiques, au sujet desquels nous nous limiterons à une analyse descriptiv avant d'envisager les problèmes théoriques qu'ils nous ont évoqués.

DEUXIEME PARTIE

A PROPOS DE DEUX CAS CLINIQUES : DE QUELQUES ASPECTS DE L'EROTOMANIE FEMININE

I - CAS N° 1 : Geneviève B. ou l'amour des deux médecins

Nous fimes la connaissance de Mme Geneviève B après une tentative de suicide, la première de son histoire et qui faillit bien la clore tant les préparatifs en furent soigneux. Après avoir induit sa famille à croire qu'elle allait "garder une malade", Geneviève B. dans une chambre d'hôtel absorbe quantité de transuillisants et barbituriques.

Son geste et le lieu qu'elle choisit prirent leur sens plus tard.

Du soin que prit l'hôtelier à ne pas obéir à ses recommandations, (la laisser dormir au-delà de l'heure "réglementaire") Geneviève dû sa survie. Elle ne sembla guère l'apprécier et nous assura en larmes peu après son réveil "on aurait mieux fait de me laisser là bas, comprenez-moi je ne veux plus vivre". Ses larmes s'effacèrent quand elle appris que nous connaissions le Dr. V. qui la suivait depuis 5 ans et qu'elle voulait revoir à tout prix. Il fallait qu'on le prévint de son geste ainsi qu'un autre médecin le Dr. S., dont elle allait plus tard nous parler d'abondance : "je voulais mourir mais je ne veux pas qu'ils soient tenus pour responsables, je sais que j'ai un transfert trop important pour eux mais je préfère me détruire que de les détruire".

Le Dr. V. nous fournit bien vite quelques éclaircissements sur l'origine de la culture "psychanalytique" de Mme B. Interprétante et érotomane, Geneviève, choisissait ses objets d'amour parmi le corps

médical exclusivement, manifestant depuis peu une nette prédilection pour la gent psychiatrique. Mme B. l'inondait de lettres, désirait travailler chez lui, ce qu'il refusait et il concluait que son suicide dans la localité où il exerçait était à son sens "au dernier gage d'amour". Une lettre que Geneviève eut quand même le temps de lui faire parvenir et qu'il eut l'amabilité de nous transmettre ne laissait guère de doute à ce sujet : "Je l'ai fait pour ne jamais m'en sortir, hélas, ils m'ont tirée de là. Oh Monsieur, je vous en supplie, si je suis à nouveau séparée de vous et de Mr. S. je recommencerai ce que j'ai fait. Je ne veux plus jamais connaître en mes places l'adversité de mon passé, même ceux pour qui je n'ai pas (barré) je n'ai plus de haine".

Du savoir psychiatrique, qu'elle poussa jusqu'à la dérision, Geneviève nous dit un jour "il y a écrit sur un dossier de la salpétrière que je suis une érotomane, ils le prétendent pour mieux me séparer d'eux".

Longtemps, de sa situation familiale nous ne sûmes que très peu de choses ; fille unique, elle est élevée avec de jeunes oncles maternels, à partir de l'âge de 5 ans, " de vrais frères ". Son enfance fut selon ses dires "heureuse, de parents unis, je n'ai pas eu le malheur de constater des discussions". Cependant vers la fin de son hospitalisation, elle nous confia, à l'occasion d'une maladie de sa mère, que celle-ci "avait une pierre à la place du coeur", une mésentente ancienne et haineuse se fit jour, qu'exaspérait l'impotence et l'exigence de la vieille femme.

Geneviève se marie à 19 ans "sans avoir vécu" ; déçue sexuellement par son mariage elle aura "quelques aventures vers la fin mais pas de liaison". Deux enfants naissent de cette union et le père de Mme B. meurt à la naissance du deuxième. C'est vers cette époque que Mme B. rencontre "le radiologue", trompe son mari, mais nous dit-elle "c'était comme un inceste, il avait pris le visage de mon père". Depuis ce radiologue est devenu pour elle un persécuteur, nous aurons l'occasion d'en reparler.

C'est alors qu'elle décide de s'insérer coûte que coûte dans la profession médicale, devient secrétaire médicale d'une clinique. "Il y avait un chirurgien qui travaillait bien et proprement". De ce moment elle désigne peu ou prou le changement intervenu dans sa vie. Elle avait alors autour de 30 ans, se trouvait belle et agréable ; elle pensa partir avec le chirurgien, entame une procédure de divorce qui aboutit quelques années plus tard.

Si l'on peut parler de "moment fécond" du délire, il faudrait certainement le situer à ce moment : la suite de l'histoire est un peu cruelle, le chirurgien partit avec sa meilleure amie, "c'est moi qui lui ait tout montré et elle en a profité. Je ne lui en veux pas".

Geneviève, semble avoir fait alors un épisode dépressif suffisamment grave pour nécessiter une hospitalisation en milieu psychiatrique. A cette occasion, elle rencontre le docteur S. auquel elle demande de travailler chez lui, puis quelques temps plus tard, elle fit la connaissance du docteur V.

Pendant deux ans, elle va assaillir S de lettres, de visites, elle passe et repasse devant ses fenêtres, confectionne de menus cadeaux ; tout un système interprétatif se développe "Mme S. a ouvert les rideaux de ses fenêtres, c'est donc qu'il ne m'en veut pas" et "elle m'a ouvert une fois la porte, j'aime mieux me détruire moi que de lui faire du mal à elle". Cette agressivité déniée se fera cependant jour en cours d'hospitalisation. "Elle n'a pas confiance en moi ; sans elle Mr. S. m'aurait prise à son service ; elle aurait pu m'aider dans mon travail, mais elle ne l'a jamais fait".

Après deux ans de ce régime, un ultime refus entraîne un nouvel épisode dépressif qui la conduit près d'Avignon, dans une des nombreuses "maisons de repos" de cette région ; elle y rencontre le Dr. V. et suppute les conséquences d'une liaison avec lui "s'il me demande de sortir avec lui, je sortirais mais si j'étais dans l'intimité avec lui, qu'est-ce que cela donnerait ? J'en éprouverais certainement une certaine répugnance physique", et plus tard, comme à se justifier devant nous,

"ce garçon m'a troublée je l'avoue, mais une aventure avec lui, ne mènerait à rien".

"Cela a gâché déjà trop de chose entre Mr. S. et V. et moi-même".

Puis le thème se renverse, ce ne sont plus ses aventures imaginaires ou réelles qui ont gaché quelque chose c'est son absence de vie sexuelle et elle pense alors" ma vie sexuelle ne plait pas aux docteurs et que c'est pou cela qu'ils ne veulent pas me prendre chez eux". Mais s'ils savaient ! pour elle "eux seuls comptent".

A son retour d'Avignon, elle changera souvent d'emplois, elle se croi poursuivie par "le radialogue", il délègue auprès d'elle des homonymes, se trahit par toutes sortes de signes. Elle lui écrit alors pour lui demander de cesser ses manigances lui enjoint de "la laisser tranquille" mais les assurances qu'il lui donne ne la persuadent pas et elle se croira long-temps suivie dans la rue par "un espion à imperméable, un homme d'Avignon".

A la même époque les persécuteurs se font plus nombreux ; hommes rencontrés, croisés, ou aimés. Elle s'emploie à détromper ces ombres ; qu'ils la laissent, qu'ils cessent de la poursuivre de leurs importunes assuidités, elle est occupée ailleurs. Elle téléphonera à la martinique à un autre médecin qu'elle a connu il y a fort longtemps pour lui demander de rester dans son île et de ne pas revenir en métropole ; quoi que surpris, il n'aura aucun mal à le lui promettre.

De nombreux traits d'une pensée magique s'organisent : elle passe ses nuits en d'interminables réussites, un pendule qu'elle consulte guide ses moindres mouvements : les couleurs ont un sens différent, du gris faste au bleu tôléré, ceux qui les revêtent lui témoignent hostilité ou amitié.

Au cours de nos entretiens elle touchera ses deux bagues : une alliance (Mr. V.) et une chevalière (Mr. S.).

Le personnel médical et infirmier avec lequel elle entre en contact est essentiellement féminin, elle ne manquera pas de le souligner "vous

ce n'est pas pareil". "Mes moments avec V. sont mes seuls moments de bonheur".

Peu avant sa tentative elle avait confectionné une poupée pour Mr. V. qu'elle laisse dans la salle d'attente. Cette poupée s'appelle Tulipe "parce que Mr. V. a un nom hollandais et que la Tulipe est la fleur de ce pays". Elle va ensuite prier à Reims.

"Quand il m'a rendu Tulipe tout s'est écroulé". Elle décide alors de se suicider.

Le séjour à l'hôpital lui a été bénéfique en un sens, moins déprimée, elle retrouvera l'espoir de travailler chez Mr. V., mais elle craint que ses "paroles ne la condamnent" ; elle affirme nè plus vouloir tenter de se suicider, elle se sent trop lâche ; "je suis le cerf et je pleure". Elle fait ici allusion à un dessin que nous reproduisons et qu'elle accompagne d'un texte : l'Hallali.

- L'hallali -

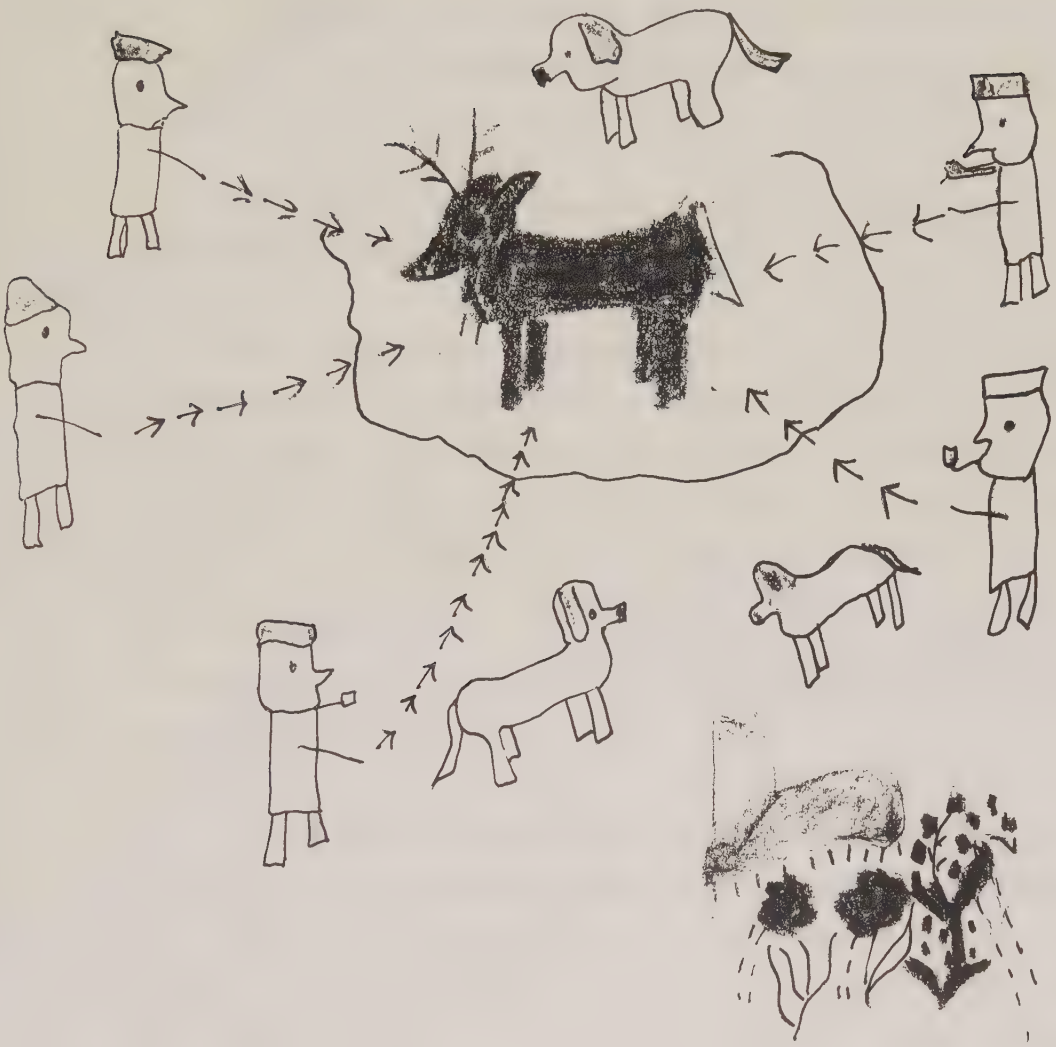
"Le jour se lève, la brume assez dense permettra peut être la mort du cerf.

Ce dernier est inquiet, il écoute, cherche à comprendre, il se demande pourquoi la forêt, son amie semble triste et prend cette nudité (par) ses arbres où seules quelques feuilles persistent en cette saison.

Les petites fleurs elle mêmes sont tristes à la pensée de perdre un ami par la faute de cette botte d'humains par laquelle elles seront écrasées.

Puis les cors, la meute qui ne sait pas à quel point elle va faire mal, pour ces braves chiens, pour eux seuls c'est la joie, l'essentiel pour eux c'est de faire plaisir aux Maîtres qui leur ont appris à tuer.

L'HALLALI



Le cerf n'a plus de doutes et son inquiétude s'amplifie, mais le courage est là, il faut faire face, essayer de résister et cependant tout est fini pour lui, il le sait, les humains ne lui laissent aucune chance, de tous côtés c'est le même écho.

...Il lui reste l'étang, où c'est cela sa seule porte d'espoir et il nage de toutes ses forces dans celui où chaque jour il venait s'abreuver.

Mais là aussi les humains ont accès et c'est fini, il ne peut que contempler sa détresse, tout ce qu'il a aimé - Adieu".

Nous achèverons la description de ce cas sur ces lignes un peu mélodramatiques ; d'ailleurs ce côté un peu théatral existe chez elle et nous a fait évoquer une thématique hystérique. La difficulté provient de l'ancienneté des troubles, de leur remaniement ; suivant les descriptions classiques nous pourrions dire que pour Geneviève la phase d'espoir était passée, du moins pour ce qui est de certains de ses objets ; leur multiplicité, la diffusion du système interprétatif, l'affaiblissement de la revendication érotomane évoquent surtout la description des cas mixtes de De Clérambault.

Les tests psychologiques de personalité confirmaient "des traits paranoïaques certains, des troubles du jugement et du raisonnement avec idées délirantes interprétatives". Plus étonnant étaient les "troubles du caractère et du comportement à base d'irritabilité et d'une pulsivité de tout étant vécu sur un mode hyperstérique" ; cette agressivité Geneviève ne l'exprimait qu'en termes mesurés ou par dénégations.

De fait Geneviève se situe d'une part dans une relation érotomaniaque à l'endroit de Mr. S. et V. et d'autre part dans une relation persécutive à l'égard de ses anciens objets d'amour dont on devine qu'ils ne furent pas tous platoniques (la folie de l'amour chaste en son temps déjà suscitait quelques scepticismes).

Paranoïa et dépression.

Si avec Kestemberg (1) nous admettons que les "relations amoureuses normales adultes" peuvent se définir "comme une appartenance mutuelle dont la formule serait : je t'aime et tu m'aimes", la relation érotomaniaque quelque soient les états cliniques au sein desquels elle se manifeste implique la négation où l'effacement d'un des deux termes dont la réunion ne semble plus nécessaire au sujet pour instaurer une relation amoureuse. (Contrairement à ce qui classiquement a été souligné par différents auteurs dont Lagache, à savoir l'atténuation ou la négation du premier terme seulement).

Cette donnée lui paraît très importante car elle montre à quel point dans tout était où se manifeste un processus érotomaniaque, l'objet est vécu essentiellement comme "projectif". "En effet, qu'il soit absolument imaginaire ou réel, mais à une très grande distance du sujet, ce dernier ne se préoccupe aucunement des sentiments réels de l'autre".

On conçoit dès lors que la relation par l'autre de son existence objective (le refus d'accepter Tulipe) ait été pour Mme B. une situation "traumatisante", il suffit pour s'en convaincre de l'entendre dire qu'alors "tout s'est écroulé". Il apparaît dès lors que le processus érotomaniaque "est une défense contre l'angoisse de néantisation(1). "La relation érotomaniaque protège contre la dépression qui d'ailleurs peut lui succèder lorsqu'elle échoue. Selon le même auteur le sujet investit toute son énergie libidinale dans la poursuite de l'objet, et pour se défendre de lui ; c'est ce que nous voyons à l'oeuvre à travers les différents objets, les uns anciens objets d'amour devenus persécuteurs, les autres maintenus dans le statut d'objets d'amour.

(1) Kestemberg. A propos de la relation érotomaniaque - RFP.

Prise de possession imaginaire de l'être aimé, est-ce le but poursuivi par l'érotomane ? Il le semblerait à voir l'exigence qu'elle impose à l'objet d'amour "d'une personalité telle qu'elle puisse le faire coïncider avec son propre idéal du moi". Dans le même temps par le biais du maintien d'une distance, témoin pour ce même auteur d'une "déréalisation du conflit" est rendu possible à l'érotomane le choix d'un objet d'amour incestueux.

Madame B. ne nous dit-elle pas que le radiologue futur persécuteur "avait pris le visage de son père" de cette façon dont F. Perrier nous dit que les psychotiques parlent de leur "oedipe","que l'on peut voir comme mis à nu tout ce qui chez le névrosé constituerait le domaine de l'inconscient" (1).

La situation oedipienne de ces malades s'est avérée impossible, mais ce que Kestemberg repère ici ne nous semble en rien spécifique du choix érotomaniaque;rien de ces mécanismes invoqués qui ne puissent se rapporter soit à un processus schizophrénique soit même à un choix normal quant au choix d'objet, puisque Freud nous dit que "dans l'aveuglement amoureux, on devient criminel sans remords. Toute la situation peut être résumée dans cette formule : l'objet a pris la place de l'idéal du moi" (2). A travers un deuxième cas, bien différent du premier nous tenterons de reprendre ces questions tandis que d'autres surgissent.

CAS N° 2 - Odette

Odette se confiait à son seul médecin traitant, laissant son propre mari en dehors de ses préoccupations ; celles-ci multiples et inquiétantes conduisirent le prudent généraliste à conseiller une consultation psychiatrique. Odette très angoissée vint consulter à l'insu de son mari.

(1) F. Perrier - D'une psychothérapie de la schizophrénie.

(2) Freud - Psychologie collective et analyse du moi.

Dans un discours flou, aux associations multiples et rapides, dans une angoisse extrême, odette nous livra une partie de ses craintes : on entend chez elle à travers le transistor et la télévision transformés en appareils émetteurs-transmetteurs.

A l'origine de ces manigances un groupe de gens, appartenant aux diverses radios, nationale et périphériques, à la solde d'un personnage qui la poursuivait à présent de sa méchanceté : Léo Ferré.

Il fut un temps en effet où ce chanteur n'avait pas de si sombres desseins. Elle écoutait comme tout un chacun ses disques, une disponibilité commune à bien des mères de famille sans autre occupation la conduisit à écouter force programmes radiophoniques, elle "s'y complaisait, c'était un poison agréable" ; cela devint son unique passe-temps "je m'empoisonnais moi-même". Perdue dans ses rêves "il y a une telle opposition entre le monde de tous les jours et son monde à lui, qu'on finit toujours par basculer". Petit à petit elle perçoit des significations dans ses différentes chansons "j'avais compris que toutes les nouvelles chansons de Léo Ferré c'était pour moi". "Dans ses chansons il disait :"je suis une putain, je fais de la musique". "Il voulait que je vienne le voir à la radio, j'y suis allée, mais je n'ai jamais fait ce qu'il voulait". "A Bobino, il m'a regardé et c'était très agréable".

A partir de ce moment Odette entreprend toutes sortes de démarches puisque Léo Ferré a besoin d'elle, pour sa musique. "Il rêvait de grande musique. Il ne pouvait faire tout ça que grâce à l'amour. J'y suis allée une fois, à Europe 1, en demandant à voir M. L. personne n'était au courant. Le soir rentrée à la maison ils m'ont passé le disque l'Absence". Elle quitte son mari, va à Paris avec sa fille pour rejoindre Léo Ferré, lui téléphone de la gare "mais rien n'était prévu pour moi". Elle appelle alors son mari "épouvantée d'être partie". Une autre vie commence pour elle "je me suis remariée avec mon mari", c'est la seule fois où il est mis au courant, ils changent d'alliance, de lit, achètent une nouvelle chambre à coucher.

C'est alors que les persécutions commencent, cette fois elle les taira à sa famille comme elle a tu jusque là tout ce qui la préoccuppait jusqu'à son fameux voyage. Elle comprend "que l'on s'est moqué" d'elle. "On s'est servi de moi comme d'un cobaye pour voir jusqu'où l'on pouvait mener les gens. Sur le volume II de son dernier disque il parlait de Boeïng et un Boeïng est passé au-dessus de la maison". Elle comprend que c'est lui qui lui fait signe ainsi.

Tous les programmes de radio la tournent en dérision ; un complot a été monté contre elle, son anniversaire approche en Octobre et Odette se croît un moment menacée. Elle pense qu'ils méditent sa mort, elle est très angoissée. De l'ensemble des traitements anxiolytiques que nous lui avons prescrit alors, Odette fait du Séresta son médicament fétiche, c'est lui qui la protège, elle s'en administre à sa guise selon ses besoins et nous lui laissons la latitude de ses choix.

Peu avant les grandes vacances, elle revient, longtemps après cette première consultation, porteuse d'une série de lettres destinées à rendre compte de ce qui lui est arrivé. Lettres difficiles à suivre tant sa culture radiophonique et les multiples références aux chansons et autres programmes dont elle s'abreuve dépasse la notre.

Aimable, elle dresse à notre intention et à notre ignorance une série de références dans une notation en bas de page. Voici un exemple de ses explications :

Le 29-7-1972 - Lettre d'Odette -

...Il n'y a que maintenant que je me rends compte que ce qui m'est arrivé est épouvantable. Maintenant que la fenêtre (8) d'où est sorti "le soleil, le génie et la mort" (1) s'est refermée. Le poteau électrique projette toujours sa lumière dans ma chambre (2)... J'ai donné un rendez-vous où je ne suis pas allée (5). Sur F.I.P. ils ont raconté une histoire. Un homme qui attendait son amour. Il était roux et frisé. Son amour n'est

pas venu. Elle devait venir avec sa fille-menteuse. Elle n'en voulait certainement qu'à l'argent (6) et le pauvre homme est mort. J'ai demandé au Dr. K. de venir me voir. Il ne m'a pas cru, il a dit ce sont des enfantillages, mais j'étais prise dans l'engrenage. J'ai écrit, je suis fatiguée - j'ai du chagrin - je ne peux pas venir, je m'en vais. Le 17 Mars 1972, j'ai ajouté ne soyez pas faché, le 22 Mars sortait le disque "Avec le temps qui disait dans la chanson "la gitane" : t'es bien roulée dans ton futal. Bien roulée dans ton tabac. Viens t'user, quand tu seras comme un mégot dans le cendrier, je prendrais une celtique dans mon paquet. Dans le "Bonheur" c'était Madame où courrez-vous vers ton amant pendant que ton mari travaille, vers le silence du devoir. Le Bonheur qu'est-ce que c'est ? Suivait la chanson "à toi". Qui se termine par : "mon pauvre amour comme nous pensons les mêmes choses. En attendant que l'Ange nous métamorphose (9). Il estime que nos vies sont liées, nos morts aussi".

---

(1) Dans le disque intitulé "la solitude" la chanson "tu ne dis jamais rien" contenait ces mots.

(2) "Une étoile orpheline. Je la connais depuis longtemps, c'est ma voisine" "Elle vient dans ta maison pour te parler de moi".

(3) La chanson de Jean Vallée qui parlait du petit prince. J'avais écrit qu'un personnage de son livre me rappelait le petit prince.

(4) "La mémoire courte" Campus. Europe N° 1.

(5) Dans la chanson "Ton style" du disque "La Solitude" "mon style c'est TA LOI quand je m'y plie. Salope. Ton style c'est MA LOI quand tu t'y plie. Salope.

(6) Pour que je proteste - ce que j'ai fait.

(7) l'Ange est un personnage de poème d'Apollinaire "Le Mal aimé".

(8) La maison derrière chez moi, lui appartient ou a quelqu'un qui lui est dévoué puisqu'il a une véritable "cour". On m'a fait des signes de cette maison, enfin du signe. Un soir j'ai allumé et éteins la salle d'eau. La

Dans ma première lettre et c'est ça qui lui a plu je crois hélas, je lui disais quand on entend vos disques c'est comme une transfusion. Dans le disque d'après il disait : tu es là, tu ne m'as jamais quittée, je t'apporte aujourd'hui mon enfant de l'ombre. Depuis il parlait toujours de sang et je commençais ma lettre par "Monsieur qui soufflez sur les Jésus pour les faire envoler !" Voyez l'entelligence ! On peut dire que je suis à tuer tout à fait.

A tuer ! Quelqu'un semblait le dire pour Odette "ils savent que j'ai peur et ce qu'il y a de grave c'est qu'ils savent tout ce que je fais puisqu'ils nous entendent parler". "Il y a une grande antenne sur les HLM en face et je ne serais pas étonnée que ce soit grâce à cette antenne qu'ils entendent ce qu'on dit devant la télé".

"S'il m'arrive quelque chose ce sera un accident de la route ou dans un remous de foule, enfin une mort naturelle ou presque. Ils jouent sur les réactions des gens. Chacun réagit et il est presque impossible de ne pas réagir. Ils sont plusieurs, beaucoup, à provoquer les réactions des gens. On est prisonnier de ses réactions. Ils m'ont deviné dès ma première lettre".

Cependant les persécuteurs ne se faisaient pas entendre par des voies intérieures, n'entendaient et ne connaissaient pas les pensées, ils se servaient à ces fins d'un système de "talkies-walkies" à travers les appareils à transistor et autres. Il n'y aurait pas eu devinement de la pensée d'Odette sans la lettre par laquelle elle s'est trahie à eux. On voit la limite ultime du processus interprétatif au moment où il suffit de peu qu'une déstructuration plus avancée se produise et qu'apparaisse dans sa netteté un syndrome d'automatisme mental.

De nombreux auteurs ont fait de l'érotomanie pure (Ferdière) une manifestatinn de début d'un processus schizophrénique, nous voyons à travers le cas d'Odette comment la question peut en effet se poser.

De ses associations interprétatives Odette dira : "de toutes façons j'arrive toujours à travers des associations d'idées là où il n'y a rien et c'est ce qu'ils veulent". "Voyez je viens dans un endroit qui s'appelle "les Mozards" parler à Mademoiselle Gluck. Des deux fonctions de l'imaginaire et du symbolique qui constituent l'apréhension de la réalité, l'une des deux manque au psychotique "le délirant paranoïaque expérimente la réalité sur un mode purement imaginaire, logique et purement formel sans ouverture symbolique car il n'y a rien à joindre de ce qui est imaginairement lié" (1), contrairement au schizophrène qui semble vivre dans un monde symbolique qui constitue sa réalité "dépourvue de tout lien imaginaire".

Monde formel que celui d'Odette, régi par l'équivalence des signes "on m'a dressé à faire des associations", tout l'appelle : de la trace d'un boeing dans le ciel, à la lucarne éclairée, l'inflexion d'une voix, la chaîne infinie des signes l'enserre en un étouffant réseau. La question reste ouverte du passage d'une apréhension de la réalité à une autre, du monde imaginaire du paranoïaque au monde symbolique du schizophrène, du sens dans ce cas des schizophrénies paranoïdes et, des syndromes érotomaniaques purs au début d'un processus schizophrénique.

A son retour de Vacances, Odette viendra nous voir régulièrement, elle ne croit plus à l'imminence de sa mort, mais sa situation devient pour elle de plus en plus insupportable. Elle parle peu de sa vie familiale, depuis trois ans les difficultés d'Odette avec sa belle-mère ont disparu et depuis trois ans un statu quo s'est institué entre les membres de la famille : Odette dans ses rêves, la belle-mère et son fils de leur côt et les enfants, (elle repliée sur elle-même, lui caractériel.)

(1) Serge Leclaire - Psychothérapie des psychoses. Evol. Psy. 1957.

A ce moment d'angoisse pour Odette, pour la première fois depuis son passage à l'acte elle s'ouvre de ses problèmes à son mari, cherchant un soutien qu'elle ne trouve pas. Odette demande alors à être hospitalisée.

Très rapidement au cours de l'hospitalisation l'état d'Odette s'améliore ; très douée elle participe activement à l'atelier de poterie et de peinture de l'hôpital, elle dessine et peint ; son délire diminue, son angoisse également, elle délaisse les émissions radiophoniques et par là ses tourmenteurs.

On a déjà remarqué (Ey et Kretschmer) la neutralisation et l'extinction spontanée de certains délires au bout d'une durée d'évolution plus ou moins longue. On ne saurait dans ces cas ne pas prendre en considération le sens acquispar la crise, l'internement et la relation au médecin. Odette s'était beaucoup plueà cet atelier dirigé par une jeune peintre à laquelle elle s'était beaucoup attachée.

On peut s'interroger sur le sens de "ces dégagements de la paranoïa" que nous avons remarqué. Pour Rosolato ils comportent "soit une relation semblable à une identification narcissique à la mère, soit un évitement de la question paternelle ou phallique, soit la mise en jeu d'un objet qui fixe sur lui les fantasmes de la scène primitive"(1) ; ce qui revient à envisager le détournement d'une structure paranoïaque vers une structure voisine suffisamment proche pour capter la première. Le masochisme tourne autour d'une identification possible à la mauvaise mère (en y réussissant la castration du père est atteinte) il représente pour cet auteur "la principale forme de stabilisation relative de la paranoïa en connexion possible avec la structure obsessionnelle" (1).

(1) Rosolato - Essais sur le symbolique.

Nous aurons l'occasion de revenir au cours de notre étude de la sexualité féminine sur le problème du masochisme féminin.

Nous avions au cours de notre première partie insisté sur la prévalence de l'entendu dans les constructions paranoïaques ; nous voyons avec Odette son importance. L'entendu se modifie lentement et s'il conduit à quelque chose d'énigmatique, il est impossible à assimiler parce que rappelant en cela le cas de jeune femme de Freud (1) "il est prémonitoire d'une sexualité et d'un langage à conquérir".

L'ouïe s'opposant à la vue, organise un tout autre espace perceptif, elle assure une plus grande exploration spatiale tant en avant qu'en arrière, elle peut "franchir les obstacles opaques à la vue". Elle permet une localisation moins précise et surtout "elle est une brèche dans la zone menacée, le postero interne" (2) parce qu'à ce sujet on se protège moins facilement des stimulis auditifs que visuels. "Nous voyons donc qu'il existe un système signifiant propre à l'espace et aux fantasmes d'agression qui dominent les dangers et les terreurs paranoïaques" (2).

Par le biais d'un investissement massif du visuel : le dessin et la peinture, Odette semble avoir organisé un autre champ saisissable instantanément contrairement de ce qui est de l'ordre de la durée, de l'attente comme le son, elle a pu ainsi tenter de reconstruire quelque chose qui appartiendrait à son "image du corps". Mais on mesure ici la fragilité de cette entreprise quelque peu fortuite.

(1) Freud - Du cas de paranoïa semblant contredire la théorie psychanalytique de cette affection.

(2) Rosolato - Essai sur le symbolique.

TROISIEME PARTIE

LA QUESTION DE LA FEMINITE

I - FREUD ET LA SEXUALITE FEMININE

En 1905 dans son texte "Les trois essais sur la théorie de la sexualité" Freud pose les bases essentielles de ses conceptions sur la féminité c'est-à-dire l'existence jusqu'à la puberté d'un "monisme sexuel" où "hypothèse d'un seul et même appareil génital" pour les deux sexes. Cette première théorie sexuelle enfantile est partagée par le garçon et la fille. Sa corrélation en est une phase phallique tant pour le petit garçon que pour la petite fille, mais, et c'est ce qui est déterminant pour la féminité : le seul organe sexuel reconnu par l'enfant est l'organe mâle. Le clitoris est pour la petite fille l'équivalent du pénis, un petit pénis, le vagin reste inconnu jusqu'à la puberté : "la sexualité des petites filles a un caractère foncièrement mâle".

Trois phases essentielles de la masturbation existent chez la fille, aussi bien que chez le garçon (âge du nourrisson, quatre ans, et ce qui sera plus tard le complexe d'Oedipe, après la puberté). C'est vers la deuxième phase que le petit garçon s'apercevra de l'absence de pénis chez la femme "les petites filles ne sont pas faites comme lui" tandis que la petite fille se rendra compte "qu'il lui manque quelque chose!". Cependant alors que le petit garçon dans un premier temps s'effraiera de constater qu'il existe des êtres sans pénis, outre qu'il en concevra un mépris durable pour les femmes, il interprétera cette absence comme une castration et en redoutera l'éventualité pour ce qui le concerne.

La petite fille, elle, pensera également qu'elle a été châtrée et aura le désir d'être un garçon ; longtemps elle espèrera qu'un pénis pourra repousser. Cette envie de pénis chez la fille semble à Freud fondamentale dans l'évolution de la séxualité féminine ; longtemps plus tard dans l' "Abrégé de Psychanalyse" paru en 1938, il dira que l'obstacle le plus difficile à surmonter dans l'analyse des sujets féminins, si tant est qu'il puisse être surmonté est cette envie de pénis. Ainsi déjà en 1905, Freud posait l'existence du complexe de castration dans les deux sexes et de l'envie de pénis chez la petite fille.

A la puberté "le membre viril devenu érectile, indique un nouveau but c'est-à-dire la pénétration dans une cavité", dans le même temps, la fille refoule sa sexualité clitoridienne c'est-à-dire ce qui est "viril" dans sa sexualité. A la puberté les deux sexes découvrent le vagin. Freud n'est pas encore très précis en ce qui concerne l'oedipe et ses rapports avec le complexe de castration dans les deux sexes. Il parle certes de "barrières de l'Inceste" mais le Surmoi n'apparaitra qu'en 1914 dans "Pour introduire le Narcissisme". Cependant deux notations importantes y sont déjà contenues : l'objet maternel de la prime enfance et la prolongation du lien filial chez la femme.

En 1923 paraît "L'organisation infantile de la libido" qui se veut un complément aux vues exprimées dans les trois essais sur la théorie de la sexualité. Il y insiste sur plusieurs points :

- l'absence de différence quant à l'objet de l'organisation génitale infantile et adulte,

- la différence réside dans le fait que l'organisation adulte est génitale et que l'organisation infantile est phallique,

- un seul organe génital est connu : l'organe mâle ; le petit garçon croit longtemps en l'existence du pénis maternel. Il ne croit pas que toutes les femmes sont châtrées mais seulement celles qui sont coupables. Quand il comprendra que les femmes seules peuvent porter des enfants, il renoncera à cette idée.

- à l'époque infantile : "Il y a un masculin mais pas de féminin",

- c'est seulement à la puberté que la polarité sexuelle coincide avec masculin et féminin :

  . masculin : rassemble le sujet, l'activité et la possession du pénis,

  . féminin : perpétue l'objet et la passivité.

Un an plus tard, en 1924, Freud se propose d'étudier les modalités et les motifs de résolution de l'oedipe dans les deux sexes (1).

Il commence par y réaffirmer la prévalence du complexe d'oedipe comme phénomène central de la période sexuelle de la première enfance. L'existence de l'organisation phallique dans les deux sexes est réaffirmée une fois de plus. Son caractère corrélatif à l'oedipe est souligné.

Pourtant, pour ce qui est de la petite fille, la question est déclarée plus obscure, les clameurs féministes concernant une égalité du choix entre les deux sexes est repoussée avec ironie. Les différences morphologiques entre l'homme et la femme ne peuvent pas, pense Freud, ne pas avoir de conséquences manifestes dans le psychisme.

Chez la fille, le complexe de castration, éveillé par la vue du pénis des garçons a pour résultat un sentiment d'infériorité et un désir de compenser son manque par l'envie de pénis (complexe de virilité).

Loin de la pousser à l'abandon de ses désirs oedipiens comme chez le garçon, le complexe de castration la conduit à se tourner vers le père. La fille glisse le long d'une équation symbolique du désir de pénis, au désir d'un enfant du père comme substitut du pénis. Il semble que la fille se détourne lentement du père en raison du non-accomplissement de ce désir.

(1) "Déclin du complexe d'oedipe".

Le complexe d'oedipe féminin ne connait pas de fin, du moins pas de fin brusque puisque la menace de castration n'existe pas.

Ce fait semble avoir une importance capitale dans la génèse du Surmoi qui aurait plus de difficultés à se constituer chez la femme. Des facteurs externes agiront tels que l'éducation, la crainte de ne plus être aimée, etc...

En 1925 dans un autre texte intitulé "De quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique des sexes", Freud commence par souligner l'intérêt porté à l'époque précoce de la vie sexuelle de l'enfant à travers l'étude des névroses.

Si l'Oedipe chez le garçon est facile à découvrir et à comprendre : la mère reste l'objet de ses désirs aussi bien lorsqu'il est nourrisson que dans les phases suivantes de son développement. Cependant même chez le garçon le complexe d'Oedipe est doublement orienté, activement et passivement en liaison avec sa constitution bisexuelle ; le garçon veut ainsi se substituer à la mère comme objet d'amour du père, ce que nous caractériserons comme "attitude féminine".

Chez la fillette, le complexe d'Oedipe est encore plus difficile à comprendre. Comment la fillette abandonne-t-elle son attachement premier à sa mère et comment passe-t-elle de celle-ci au père ?

Freud rappelle l'importance de la phase phallique commune aux deux sexes puis il hésite sur l'attitude de la fillette devant la différence des sexes, c'est-à-dire devant le problème de la castration : "En un éclair, elle l'a vu, a compris qu'elle en était dépourvue et veut l'avoir". Il n'y a pas de déni de la castration chez la femme au sens que celui-ci prend chez le petit garçon.

Plusieurs éventualités s'offrent à elle :

- Elle peut conserver l'espoir d'avoir un jour le pénis,
- Elle peut nier la castration et se persuader qu'elle possèdera un pénis,
- Elle peut souffrir durablement d'une blessure narcissique et développer un sentiment d'infériorité,
- Elle peut penser avoir été punie, puis constater qu'elle partage sa condition avec toutes les femmes et souhaiter devenir un homme,
- Enfin, l'envie de pénis peut devenir un trait de caractère féminin : la jalousie.

La fillette se met à en vouloir beaucoup à sa mère de l'avoir faite sans pénis. Elle accuse sa mère également d'aimer davantage les autres enfants (porteurs d'un pénis). Déçue par son clitoris, elle cesse de se masturber. La reconnaissance de la différence de sexes oblige donc la petite fille à renoncer à la masculinité (plaisir clitoridien/viril) et à cheminer vers la féminité.

Jusque là, aucune trace du complexe d'Oedipe, mais maintenant la petite fille renonce au pénis, le remplace par un désir d'un enfant (enfant = pénis) et à cette fin se tourne vers son père. La mère se constitue alors comme rivale. Ainsi le complexe de castration joue-t-il un rôle radicalement différent dans les deux sexes "tandis que le complexe d'Oedipe du garçon sombre sous l'effet du complexe de castration, celui de la fille est rendu possible et introduit par le complexe de castration.

- L'Oedipe chez la fille est une formation secondaire (la fille désire d'abord la mère, puis un pénis, puis un enfant du père),

- Tandis que chez le garçon, l'Oedipe est une formation primaire.

Pour le garçon, le complexe de castration entraine non seulement un refoulement des désirs oedipiens, mais "un éclatement" de tout le complexe ; les investissements libidinaux seront abandonnés, desexualisés et en partie sublimés. On peut y voir là ce que Freud appellera "la différence de phase" psychologique entre l'homme et la femme : celles-ci ont moins d'intérêts sociaux que les hommes "la faculté de sublimer les instincts reste plus faible".

En 1931, l'intérêt de Freud se déplace, c'est vers la phase préoedipienne de la fillette que se porte toute son attention "la phase préoedipienne atteint pour cela une importance que nous ne lui avions jamais attribuée jusqu'ici" (1).

Le problème oedipien de la fillette semble dominé par deux éléments qui en font l'originalité :

- nécessité d'un changement d'objet (de la mère au père)
- et corrélativement, nécessité d'un changement d'organe (du clitoris au vagin).

Selon quelles modalités dans les deux cas peuvent s'opérer ces changements ?

Freud tente d'y répondre :

"La femme n'atteint la situation oedipienne normale, positive, que lorsqu'elle a surmonté une période antérieure dominée par le complexe négatif".

(1) S. Freud - "Sur la sexualité féminine" - La vie sexuelle - p. 139.

"Positif" dans le langage freudien, connote lelien au père pour la fillette et"négatif",le lien premier à la mère. Pour la femme, cet attachement à la mère persiste au-delà de quatre à cinq ans et "l'on doit tenir pleinement compte de l'éventualité que de nombreuses femmes s'arrêtent à leur attachement maternel originel et n'accomplissent jamais vraiment le changement d'objet".

Au problème théorique que pose cette phase préoedipienne, Freud répond que cette phase permettant toutes les fixations et tous les refoulements auxquels se ramènent l'origine des névroses, il lui parait nécessaire de "revenir sur l'universalité de la thèse selon laquelle le complexe d'Oedipe est le noyau des névroses à moins d'y englober le versant négatif de celui-ci".

Pendant la phase préoedipienne, le père est un rival pour la petite fille, mais elle ne lui témoigne jamais la même hostilité que le garçon.

Ainsi il n'y a pas de parallélisme entre le complexe d'Oedipe féminin et masculin. La fixation primitive de la fille à la mère apparait difficilement en analyse tant elle est archaïque et implacablement refoulée.

"Cette phase semble être le point de fixation de l'hystérie et de la panaoïa féminine". On se souviendra que dans l'analyse du cas de Dora, Freud a méconnu l'importance de la relation homosexuelle inconsciente de sa patiente.

Autre notion importante introduite alors par Freud : l'importance de l'ambivalence de la relation de la fille à sa mère ; le petit garçon peut,lui, déplacer sa haine sur son père, d'emblée. La femme primitivement attachée à sa mère s'en détourne pour plusieurs raisons :

- Elle est jalouse de ceux à qui la mère donne son amour,

- Cette relation n'a pas de buts réels et ne peut être satisfaite,

- La mère interdit la masturbation,

- Au moment du complexe de castration, la fille méprise sa mère châtrée et la féminité en général.

- Elle reproche à sa mère de ne lui avoir pas donné de pénis et de l'avoir séduite.

Derrière la forte dépendance de la femme vis-à-vis de son père, Freud lit la force du lien qui l'unit à sa mère. Le père hérite de la déception de la fillette à l'égard de sa mère. Que cette déception soit si forte, qu'elle conduise la femme plus tard à choisir son mari, apparemment selon le prototype paternel, mais en fait reproduisant avec lui sa mauvaise relation avec sa mère, autant d'éléments qui conduisent Freud à s'interroger "que réclame la petite fille de sa mère ?".

De quelle nature sont les buts sexuels à l'époque du lien exclusif à la mère ? Ils sont à la fois passifs et actifs selon les phases libidinales. Dans tous les domaines (même extra sexuels), une impression reçue passivement provoque des réactions actives. "On ne peut méconnaitre une révolte contre la passivité et une préférence pour le rôle actif". La petite fille dit parfois à sa mère "maintenant nous allons jouer que tu es l'enfant et moi la mère" ; c'est surtout dans le jeu de la poupée que les tendances actives peuvent être observées. On a tort de le prendre pour le signe d'une féminité qui s'éveille ; ce qui est un jeu ici c'est selon Freud "le côté actif de la féminité qui s'extériorise et cette préférence de la fille témoigne vraisemblablement de l'exclusivité du lien à la mère avec négligence complète de l'objet père" La fillette, au cours de sa relation à la mère, a vers elle des élans oraux, sadiques puis enfin phalliques. Les désirs passifs du stade phallique amènent les filles à porter des accusations de séduction à l'égard de leur mère ; la mère

est en effet le premier séducteur dans la vie de l'enfant (soins de propreté). Au total "le fait que la petite fille se détourne de la mère est un pas significatif dans la voie du développement de la fille, c'est plus qu'un simple changement d'objet (1).

Dans le même temps où la petite fille se détourne de sa mère cesse aussi la masturbation clitoridienne, on "observe un fort abaissement des notions sexuelles actives et une augmentation des notions sexuelles passives"(1). Cependant, si la frustration des tendances actives aide à l'établissement de la primauté des tendances passives, ces dernières peuvent avoir également succombé à la frustration. "Le passage à l'objet-père s'accomplit avec l'aide des tendances passives dans la mesure où celles-ci ont échappé à la catastrophe" (1).

L'essentiel des théories freudiennes sur la sexualité féminine vient d'être exposé au fil des pages précédentes. Dans un dernier article qu'il écrit sur la féminité en 1932, Freud reprend toutes ses vues antérieures sur le développement psycho-sexuel de la femme en accentuant davantage le complexe de castration.

Il examine à nouveau cette phase préoedipienne de la petite fille sans laquelle on se trouve selon lui dans l'impossibilité de comprendre la femme.

Les désirs oraux, sadiques-anaux et phalliques de la fille à l'égard de la mère traduisent des émotions actives ou passives. "En outre très ambivalents, ils sont (ces désirs) à la fois tendres et agressivement hostiles. Souvent les désirs hostiles ne surgissent qu'après avoir été transformés en représentations angoissantes" (2).

En quoi consistent ces désirs sexuels ? Celui d'entre eux qui est le plus nettement perceptible "c'est le désir de faire un enfant

(1) Freud - Sur la sexualité féminine - La vie sexuelle.

(2) Freud - Nouvelles conférences de psychanalyse - La féminité - p. 147.

à la mère et d'en avoir un d'elle". Et Freud d'ajouter, "On peut ainsi constater par exemple que la crainte d'être assassinée ou empoisonnée, germe d'une maladie paranoïaque ultérieure, date de cette époque pré-oedipienne et se rapporte à la mère" (1).

Pour Freud et ses successeurs, un point commun : fonder le changement d'objet inhérent à la situation oedipienne féminine, sur la frustration. "Le complexe d'Oedipe résulte d'une double déception : objectale d'abord, narcissique ensuite, car son amour s'adressait à une mère phallique et non à une mère châtrée".

L'envie de pénis pousse la petite fille à se tourner vers son père selon la succession suivante :

Désir de la mère phallique - désir d'un enfant de la mère phallique // désir de pénis - désir de pénis du père - désir d'un enfant du père - désir d'un enfant d'un substitut du père.

A rapprocher d'une autre succession :

- Etre l'objet du désir de la mère →
- Avoir un enfant de la mère →
- Prendre l'objet du désir de la mère →
- Etre l'objet du désir du père →
- Avoir un enfant du père →
- Donner un enfant à un père (2).

(1) Freud - Nouvelles conférences de psychanalyse - La féminité - p. 147.

(2) Piera Aulagner - Séminaire inédit - 1972 - 1973.

II - APRES FREUD

Pour Mélanie Klein, le désir libidinal du pénis est primaire, et il s'agit d'abord d'un désir oral prototype du désir vaginal - l'accomplissement de ce désir passe par le fantasme d'arracher sadiquement le pénis paternel à la mère qui l'a incorporé. Il en résulte des craintes de rétorsion de la part de la mère, qui pourrait venir blesser l'intérieur du corps de la fillette.

Aussi la petite fille connaitra-t-elle l'envie de pénis :

- Pour pouvoir à l'aide d'un organe externe vérifier l'inanité de ses craintes en les soumettant à l'épreuve de la réalité,

- Pour utiliser le pénis comme une arme capable de satisfaire les désirs sadiques à l'égard du corps maternel (la pourfendre pour lui arracher le pénis incorporé, la noyer avec un jet d'urine corrosive),

- La culpabilité résultant de ces fantasmes peut l'amener à vouloir rendre à la mère le pénis arraché, à la combler, à la réparer en regressant à une attitude homosexuelle active pour laquelle la possession d'un pénis s'avèrera nécessaire.

Parmi les raisons déjà invoquées par Freud, qui engendrent l'hostilité de la petite fille à l'égard de sa mère (privation orale), il en est une sur laquelle il insiste très peu, c'est la dépendance totale de l'enfant à l'égard de sa mère qui est vécue de ce fait comme toute-puissante. Cette mère qui possède tous les attributs de valeur, cette mère toute puissante est à l'origine de blessures narcissiques graves de l'enfant qui accroissent considérablement son hostilité.

Le petit garçon soumis à la toute puissance maternelle se rendra compte un jour qu'il détient un organe que sa mère ne possède pas et ceci est singulièrement important pour son narcissisme. Pour la petite fille tout autant blessée narcissiquement par la toute puissance de la mère et peut-être davantage du fait que la mère ne l'investit pas de la même façon que le garçon "ne pourra se dégager de la toute puissance maternelle, n'ayant rien,elle,à opposer à sa mère, aucune valeur narcissique propre et exclusive que sa mère ne possède pas" (1). Ainsi l'envie de pénis peut être conçue non comme une protestation virile mais révolte contre celle qui passe pour être à l'origine de la blessure narcissique : la mère toute puissante.

Cependant, certaines femmes ont envie d'un pénis pour ne pas se laisser pénétrer par un pénis qu'elles ressentent menaçant pour leur intégrité : elles châtrent ce pénis dangereux pour l'empêcher d'approcher" (1).

De quel pénis s'agit-il alors ? "Si la pénétration souhaitée est imaginée comme ce qui va véritablement porter atteinte à l'intégrité corporelle et à l'intégrité du moi, si le pénis est resté porteur d'une puissance phallique démesurée (et le trop grand pénis désiré par la petite fille, disproportionné par rapport à elle, est l'héritier de la puissance phallique envahissante, destructrice, morcelante du phallus maternel primitif) le rapport génital, la pénétration, sont vécus comme un désir insupportable, inacceptable par le moi, en contradiction avec la défense narcissique fondamentale et l'autoconservation" (2).

Qu'est-ce que ce pénis disloquant ? Il est pour le Dr. Chasseguet-Smirgel l'homologue du phallus maternel de la phase anale, celui qui chez la fille est étroitement lié au noyau persécutif, à la position homosexuel passive, point de fixation de la paranoïa chez la fille.

(1) Chasseguet-Smirgel - op. cité.

(2) Paraf-Lucet - Le changement d'objet.

Nous avons pénétré dans les abysses de cette relation archaïque mère / fille, implacablement refoulée ainsi que nous l'a dit Freud ; mais reste le complexe de castration de la fille et les avatars de la libido génitale. "La découverte de la castration marque dans l'évolution de la fillette un tournant décisif. Trois voies s'offrent alors à elle : la première aboutit à l'inhibition sexuelle ou à la névrose ; la seconde à une modification du caractère, à la formation d'un complexe de virilité ; la troisième enfin à la féminité "normale" véritable moment fécond où se joue pour la petite fille sa destinée de femme.

Or ce point interroge le fétichiste qui dénie que la femme n'ait pas le phallus. L'absence de fétichisme chez la femme nous fait augurer d'un autre sort du désir de préserver le phallus. Si déni il n'y a pas, ce qui est mis à nu c'est : "que l'objet privilégié du désir se dévoile comme sujet, du manque" (1) et "quelque soit le sexe, cette découverte l'oblige à une remise en question de tout ce qui est du désir par rapport au manque qui en constitue l'objet" (1). Qu'est-ce donc que la féminité sinon ce qui est reconnu par l'autre, sujet du désir, faute de pouvoir nommer l'objet là où il manque. "Ce que l'homme désire en elle, il est le seul à pouvoir dire si elle le possède ou non". Aliénée sera la femme au regard de l'autre. Par contre, cette féminité sera repérée à travers l'envie qu'elle suscite, aussi nous dit Lacan "dans l'homosexualité féminine, c'est sur la féminité que porte l'intérêt suprême et Jones a ici fort bien détecté le lien du fantasme de l'homme, invisible témoin, avec le soin porté par le sujet à la jouissance du partenaire" (2). Ce que l'homosexuelle recherche chez sa partenaire, ce qu'elle se désole de ne pas avoir, ce n'est pas le pénis mais la féminité.

(1) Piera Aulagner - Le Désir et la Perversion - p. 53.

(2) Lacan - Congrès introductif à la sexualité féminine.

Quand Freud dans son texte sur la féminité nous parle du changement de choix objectal que doit opérer la petite fille, il semble que cela se fasse pour lui par une sorte de réaction de dépit. La petite fille, trompée par sa mère se replie sur un autre objet d'amour, insatisfaisant évidemment. Trompée, il s'agit bien de cela. La castration de la mère vient dire que le désir maternel ne peut lui même se soutenir que d'un désir dont la source est ailleurs.

La mère a "usurpé" son pouvoir et donc de ce désir maternel la petite fille ne peut plus se reconnaître l'objet.

Elle découvre alors que la mère revendique d'être l'objet du désir du père faute d'avoir le phallus (c'est le père qui apparaît détenir la toute puissance phallique). La féminité dont se réclame la mère, cette "énigme" qui vient capter le regard du désir ne peut que réactiver son amertume et sa déception.

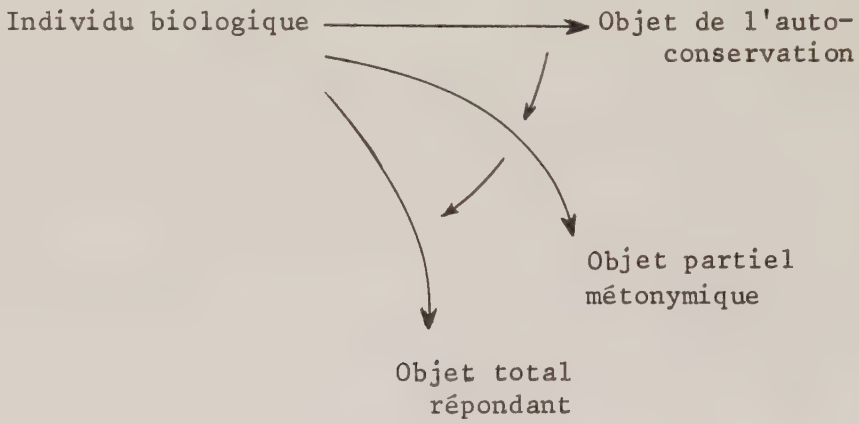
Enigme, elle le restera. De quoi l'Autre est-il désirant chez la femme ? La réponse de l'érotomane est qu'elle possède cet objet (même si elle ne le connait pas) "toujours reconnu et toujours exigé par le regard de l'homme" (1). Il lui faut réussir pour cela à soutenir la croyance dans le regard omniprésent de l'objet : c'est la fonction du système interprétatif. Tout sert ; tout regard, jusqu'à l'absence, sera interprété par elle comme signe de reconnaissance, "Elle est la désirée".

Ainsi nous voyons ici le point où s'articule ce qui de la sexualité féminine s'ordonne de la croyance délirante et du choix d'objet narcissique. "Nous imputons à la féminité un narcissisme plus développé qui influence le choix objectal, de sorte que chez la femme le besoin d'être aimé est plus grand que celui d'aimer" (2).

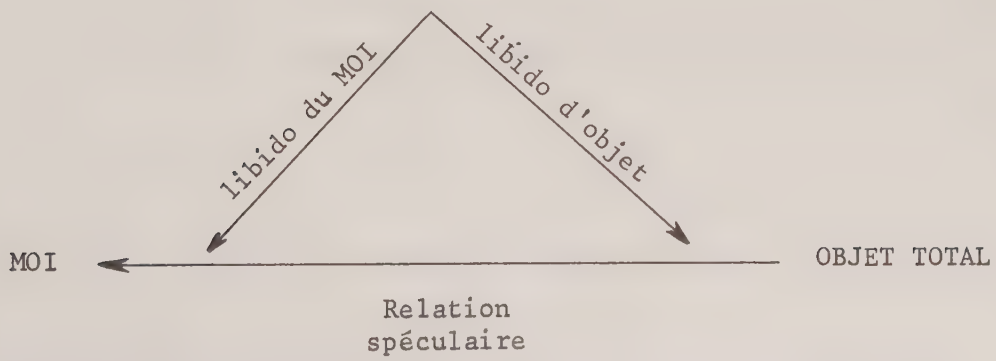
(1) Piera Aulaguier - Le Désir et la Perversion - La féminité.
(2) S. Freud - Nouvelles conférences de psychanalyse - La féminité.

Délaissant le choix d'objet par étayage (choix d'objet en rapport avec les premières expériences de satisfaction, s'étayant sur la satisfaction des pulsions du Moi) la femme préfère le choix d'objet narcissique où l'objet est choisi sur le modèle de soi : c'est-à-dire sur le modèle du moi. L'énergie libidinale se trouve véritablement transportée plus que déplacée insensiblement

- Choix d'objet par étayage (1)



- Choix d'objet narcissique



(1) Schéma emprunté à J. Laplanche - Vie et Mort en psychanalyse.

De ce choix d'objet narcissique, Freud, voit l'un des ressorts de l'homosexualité. Le choix d'objet narcissique s'opère dans une relation spéculaire réciproque.

Cependant les deux choix d'objets représentent les possibilités offertes à tout être humain au cours de toute vie amoureuse, mais pour Freud le stigmate indélébile et définitif est l'élément narcissique existant dans tout amour, prévalent dans toute relation amoureuse au sens de la passion.

Qu'en est-il alors du statut narcissique de la femme érotomane ?

Précaire sommes-nous enclins à répondre avec F. Perrier"Tout se passe comme si devait manquer chez l'érotomane ce qui dans le corps, comme petite chose séparable ou pas, comme objet virtuel, réel, perdu ou invisible, peut être le lieu d'une symbolisation de l'objet partiel, comme support de la signifiance du désir" (1). C'est là qu'intervient la fonction du miroir que nous avions soulignée plus haut comme relation spéculaire réciproque du choix d'objet narcissique "le miroir me regarde en moi, il me voit à la place que j'occupe en lui" (2).

Puisque l'objet de son désir n'est pas dans son corps à elle, elle va avoir la vocation de la dépossession "tentative d'une symbolisation de l'objet comme devant manquer en elle". "Elle aliéne en l'Autre, le statut de cet objet, pour se vouer désormais à manquer de ce qu'elle n'a jamais subjectivement internalisé (1).

(1) F. Perrier - Le désir et la perversion - De l'érotomanie - p. 139.

(2) Lacan - Séminaires - 60-61.

C'est rarement n'importe quel objet auquel s'adresse l'érotomane, il faut qu'il puisse "fonder l'objet partiel comme manquant enfin dans le registre comptable du corps féminin" (1). C'est pourquoi l'érotomane s'adresse de préférence aux hommes illustres, médecins, "hommes de bien".

Cependant, cet Autre, que sait-il, que veut-il ? Si cette question demeure un moment en suspend (phase d'espoir), elle revient plus insistante au tournant vers le stade de dépit ou de rancune "de quoi est-il le détenteur", ce qui est visé dans la dépression de l'érotomane, c'est moins l'angoisse de néantisation que "l'insupportable condition d'une vie que ne transfigure plus le postulat" (1).

L'homme de bien ne demande rien "donc ce rien il devrait l'avoir, s'il ne l'a pas, elle (l'érotomane) n'est rien".

Ainsi l'érotomane comme le pervers nie que la "cause" du désir puisse être le manque de l'objet ; là où le pervers situe l'objet fétiche, l'érotomane projette la certitude de l'amour de l'objet.

(1) F. Perrier - Le désir et la perversion - De l'érotomanie.

CONCLUSIONS

Nous nous sommes interrogés à travers ces pages sur ce que cherche l'érotomane, ce qui la pousse à travers l'exigence passionnelle à se maintenir sujet désirant en un destin d'échec.

L'histoire de ce département nosographique si disputé nous a montré les errances des tentatives d'isolement de ce syndrome et l'invocation d'une psychogénèse fondée sur les catégories classiques des "passions", orgueil, dépit, espoir. Malgré l'apport freudien l'éclat de la finesse psychologique des observations de De Clerambault n'en a pas été diminué. Cependant chez Freud l'exigence est autre : celle d'établir la théorie des rapports entre la paranoïa et l'homosexualité, l'érotomanie devient à ses yeux une illustration de cette théorie, une variante de sa construction, une modalité de contradiction de la phrase fondamentale "moi un homme, je l'aime, lui, un homme" ou moi "une femme, je l'aime, elle, une femme" devenant par contradiction de l'objet "non, je ne l'aime pas, elle, je l'aime, lui, parce qu'il m'aime". Comme nous l'avons étudié, ce rapport à l'homosexualité n'est pas un rapport simple, et même en ce qui concerne sa variante masculine il pose le problème du sens de cette homosexualité refoulée ou déniée originant un processus psychotique. Des limites de la théorie Freudienne nous fûmes contraint de chercher ce qui y fut seulement effleuré, à savoir l'impossible identification paternelle du sujet paranoïaque masculin et la quête homosexuelle qu'il inaugure autour de ce manque. En ce point, s'introduit l'importance de la fonction ou "de la métaphore paternelle", dont Freud nous dit peu de chose.

Cependant la question restait posée de l'identité des processus féminin et masculin. A travers deux cas d'érotomanie féminine, nous avons tenté d'illustrer les problèmes différents qu'ils posaient en fonction des difficultés du diagnostic, des perspectives théoriques qu'ils nous offraient. Dans les deux cas nous avons retrouvé quelques points communs : des maris dissemblables pas peu aimés, un "conflit abyssal mère-fille" et surtout un destin libidinal sur les avatars duquel nous fûmes conduits à une étude plus approfondie.

A travers notre étude de la sexualité féminine nous avons mis en évidence que l'essentiel de la réflexion Freudienne en ce domaine et de la réflexion psychanalytique post-freudienne s'ordonnait autour de deux grands pôles : la phase preoedipienne de la petite fille dont l'importance est bien plus grande que chez le petit garçon, marquée par l'attachement premier à une mère toute puissante, dont l'omnipotence éventuelle est la source des plus graves blessures narcissiques, de ces craintes de morcellement exprimées en la femme future par une crainte extrême du penis, derrière lequel est interpellé l'ancien phallus maternel de la phase anale, envahissant et destructeur, étroitement lié chez la fille à la position homosexuelle passive, point de fixation de la paranoïa. L'autre grand pôle est le complexe de castration dont Freud nous dit qu'il n'est jamais dépassé chez la femme, il marque un tournant décisif dans l'évolution de toute petite fille quelle que soit sa phase préoedipienne ; la fillette déçue par une mère qui ne possède pas le phallus et qui ne le lui a pas donné se détourne d'elle ; c'est alors que s'ouvre le complexe d'Oedipe, l'objet-père prend le devant de la scène et occupe l'intérêt de la fillette. Cependant, ce nouvel objet reste relativisé par le dépit qui origine ce retournement et la question de la fillette deviendra "Qu'est-ce donc que la féminité ?

Qu'est-ce qui chez la mère est objet du désir du père ?". Là où la femme s'aliènera dans le regard de l'autre, dans la parure qu'elle lui offre, dans la recherche d'une féminité que seul le regard de l'autre peut lui assurer de posséder, l'érotomane, dans cette horreur féminine de la féminité qui la cractérise souvent, refusera de s'interroger ou plutôt elle répondra à la question par l'affirmation qu'elle possède cet objet, et se soutient en cela de la croyance en l'omniprésence du regard de l'autre.

+=+=+=+=+=

OUVRAGES CITES

1. ABRAHAM Karl
   - Oeuvres complètes - Tome II - Payot.

2. AULAGNIER Piera
   - Remarques sur la sexualité féminine et ses avatars
     Le désir et la perversion - Seuil.
   - Séminaires inédits - 1972-1973.

3. DE CLERAMBAULT
   - Les délires passionnels - S.C.M.M. - 1921.
   - Erotomanie pure et érotomanie associée - S.C.M.M. - 1921.
   - Un cas rare d'érotomanie - S.C.M.M. - 1921.

4. CHASSEGUET-SMIRGEL
   - La sexualité féminine - Payot.

5. FREUD
   - Cinq psychanalyses - P.U.F.
   - La vie sexuelle - P.U.F.
   - Essais de psychanalyse - Payot.
   - Nouvelles conférences sur la psychanalyse -
     N.F.F. - Idées.
   - Abrégé de psychanalyse - P.U.F.
   - Un cas de paranoïa semblant contredire la théorie
     psychanalytique de cette affection.
   - Névrose et psychose.
   - Métapsychologie - N.R.F. - Idées.
   - Déclin du complexe d'Oedipe - R.F.P. - 1934.

6. KESTEMBERG

- De la relation erotomaniaque - R.F.P. - 1960.

7. LACAN Jacques

- Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine - La psychanalyse - N° 7.

8. LAGACHE Daniel

- La jalousie amoureuse - Thèse 1947.

9. LAPLANCHE Jean

- Vie et mort en psychanalyse - Flammarion.

10. LECLAIRE Serge

- A la recherche des principes d'une psychothérapie des psychoses - Evolution psychiatrique - 1958.

11. PERRIER François

- D'une psychothérapie de la schizophrénie - Evolution psychiatrique - 1958.

- Le désir et la perversion - De l'érotomanie - Seuil.

12. ROSOLATO Guy

- Essais sur le symbolique - N.R.F. - Gallimard.

13. WAELHENS Alphone de

- La psychose - Nauwelaerts - Louvain.

V U E T P E R M I S D ' I M P R I M E R

Le Recteur de l'Académie de Paris,

R. MALLET

Le Doyen
de la Faculté de Médecine
Cochin - Port-Royal

Le Président de Thèse

P. PICHOT